

que lui seul, blessé, couvert de sang ne pouvait rien contre les Touareg nombreux et bien armés.

Le vieillard restait la tête baissée, il murmurait :

— Est-ce que Ben Rabbah ne se serait pas trompé !... Est-ce que ceux-ci... !

Il détournait d'eux ses regards et d'une voix à peine distincte :

— Les Touareg du Nord ont reçu de l'or... beaucoup d'or !

Se tournant alors vers Blanche :

— Je vous donnerai un mot pour mon ami le caïd Ben Diffar... Vous ne le montrerez qu'à lui... à lui seul... à lui seul, vous m'entendez !

Par ses regards, il exprimait éloquemment que ni Gaston ni Montaiglon n'étaient exceptés de cette exclusion.

— Le caïd Ben Diffar lira seul les mots tracés par vous, bon vieillard, répondit Blanche.

L'Arabe se leva et la laissa seule dans la tente qu'il lui destinait. Gaston et Montaiglon sortirent en même temps que lui. D'un geste, il ordonna à ses serviteurs de les conduire dans la tente dressée pour eux.

— Que Dieu vous garde ! dit-il d'une voix sombre.

— Et que le Diable t'emporte ! murmura Montaiglon.

— Ce patriarche a l'air de nous soupçonner, dit Gaston à voix basse.

— Allons donc !... Comment pourrait-il se douter ?...

— Les Touareg ont peut-être causé, peut-être se sont-ils vantés d'avoir reçu l'or d'un chrétien pour assassiner un chrétien... !

— Tu trembles toujours ! dormons paisiblement.

Le lendemain matin, le chef du douar remit à Blanche, ainsi qu'il le lui avait promis la veille, un billet pour son ami le caïd Ben Diffar, père de Ben Rabbah.

C'était un pli scellé à la cire et portant l'empreinte d'un cachet.

— Pour Ben Diffar seul, dit-il.

— Oui, pour Ben Diffar seul, je vous le promets, répondit Blanche.

Le vieillard considéra la jeune femme avec une expression attendrie. Il baisa le bord du burnous de Blanche et lui dit à l'oreille :

— Méfiez-vous de vos compagnons, ce sont des traîtres !

— Des traîtres ! mon beau-frère !... M. de Montaiglon !... Oh ! parlez, que savez-vous ?... parlez, je vous en prie !

— Un serment ferme mes lèvres ; si Ben Diffar veut parler, il parlera... Si Ben Rabbah veut parler, il parlera !... Ce secret terrible est à eux ; il ne m'appartient pas !

— Que voulez-vous dire ? Ben Rabbah et son père savent-ils donc des choses terribles ?

— Ils en savent aussi qui feront battre votre cœur de joie.

Blanche de Pervençère joignit les mains. Des larmes mouillèrent ses paupières :

— Renaud aurait-il été sauvé ! s'écria-t-elle. Dieu aurait-il fait ce miracle ?

— Dieu est tout-puissant, madame.

— Oh ! soyez béni, bon vieillard qui faites luire l'espérance à mes yeux, qui ranimez mes forces minées par la douleur !... Est-ce que mes pressentiments ne m'auraient pas trompée... Est-ce que Dieu ferait réels les songes de mes nuits !...

— Dieu parle quelquefois à l'oreille de ses serviteurs, madame !

— Oh ! mon Dieu, j'espère, oui, j'espère voir Renaud vivant, j'espère que Dieu me rendra mon mari et mon enfant !... Vos paroles me rendent la foi perdue, éloignent le désespoir prêt à me briser !...

— Si Dieu le veut, il enverra des amis vers vous ; il démasquera les traîtres dont la parole est de miel et le cœur rempli de rage et de fiel ; que Dieu les éloigne de vous, qu'il sèche leur bras prêt à vous frapper !

— Ces traîtres sont auprès de moi ?

— Ce sont vos compagnons.

— Vous les connaissez donc ? Que savez-vous d'eux ?

— Retrouvez Ben Rabbah, madame.

Et le vieillard, après avoir salué Blanche de Pervençère, retourna lentement dans sa tente.

Montaiglon et Gaston s'approchèrent de la jeune femme :

— Votre conversation avec ce vieux turban ne vous a pas fait changer d'idée, ma chère belle-sœur, nous allons toujours à El Golea ?

— Plus que jamais, Gaston, répondit Blanche d'une voix vibrante.

— Est-ce que cet Arabe vous a enfin donné des renseignements qui nous aideront dans nos tristes recherches ? questionna Montaiglon d'un ton faussement apitoyé.

— Ses paroles m'ont rendue confiante en la miséricorde de Dieu. Montaiglon s'inclina.

— Grand bien vous fasse, chère madame, grogna-t-il en s'éloignant ; votre bon Dieu ne ressuscitera pas les morts, il ne fera pas parler une bouche remplie depuis près de vingt ans par le sable du désert !

Pendant que la caravane s'avancait vers El Golea, Blanche rêvait dans sa haute selle à palanquin.

Elle rêvait aux paroles du vieillard à la barbe blanche. Ses paroles

mystérieuses résonnaient encore à ses oreilles. Avaient-elles bien le sens qu'elle leur attribuait ?

Devait-elle y trouver l'espérance de revoir Renaud ?

Était-elle dupe d'une illusion chère à son cœur ?

Elle se posait ces questions sans pouvoir y répondre.

Dans la chaleur torride qui faisait l'air visible et moirait sa transparence de reflets éclatants, Blanche de Pervençère, à l'ombre de la tenture de soie de son palanquin, enveloppée de son burnous et d'un haïch blancs, Blanche de Pervençère rêvait.

Le pas lent et rythmé de son méhari berçait sa rêverie.

Ses paupières se baissaient sur ses prunelles blessées par l'éclat du sable étincelant sous un ciel de feu.

Dans une sorte de demi-sommeil, Renaud lui apparut.

Il portait, comme elle, le costume arabe ; le long burnous, le turban serré par une corde en poil de chameau retenant un haïch blanc. Ses pieds étaient chaussés de bottes en maroquin rouge.

Il était d'une maigreur ascétique. Sa barbe brune lui tombait sur la poitrine.

Étendu à l'ombre de grands arbres, il dormait. Les cils de ses paupières closes formaient une ligne sombre sur ses joues creuses.

Ses longues mains brunes et maigres retenaient à peine un chaquet musulman fait de graines odoriférantes.

De temps à autre, ses lèvres s'agitaient doucement, il murmurait quelques mots.

Ces mots, Blanche les entendait dans son rêve.

Renaud prononçait son nom, l'appelait d'une voix mourante.

Elle voulait s'élaner vers lui, mais une brusque étreinte l'en empêchait... Elle tombait sur le sol... une main serrait sa gorge... un visage horrible se penchait vers elle en ricanant... Elle reconnaissait Gaston qui la dévorait de ses regards... Elle voulut pousser un cri... aucun son ne sortit de ses lèvres.

Ce cauchemar affreux l'éveilla en sursaut.

Elle se sentit trempée d'une sueur froide.

Quelques instants se passèrent avant que son esprit troublé recouvrât sa lucidité.

— Quel rêve épouvantable ! murmura-t-elle en jetant au loin des regards encore effrayés.

Elle aperçut Gaston et Montaiglon en tête de la caravane.

Les paroles du vieillard lui revinrent en mémoire. " Méfiez-vous de ceux qui ont des lèvres de miel et le cœur plein de fiel. "

Et pendant que ses regards ne pouvaient se détacher des deux hommes, elle disait à voix basse sans en avoir conscience :

— C'est eux qu'il me désignait ! Eux des traîtres ! Est-ce possible ! Non, je ne puis le croire ; cependant, je tiendrai la promesse que j'ai faite ; je ne leurs dirai pas que j'ai une lettre d'introduction pour Ben Diffar, je ne leur permettrai pas d'assister à l'entretien que j'aurai avec lui.

On arriva à El Golea.

Une déception y attendait la jeune femme : Ben Diffar était absent ; il était parti avec son fils pour Tombouctou où il changeait ses troupeaux contre des marchandises du Soudan.

Blanche ne voulut donner qu'un jour de repos à ses gens.

— Nous partirons demain pour le plateau du Monydir, dit-elle à Montaiglon. Je veux voir l'endroit néfaste où mon cher Renaud a été assassiné.

" Vous étiez présent à cette scène de carnage, monsieur de Montaiglon, vous avez vu tomber Renaud ; là où vous me direz qu'il a succombé sous le fer de ses bourreaux je veux élever un monument à sa chère mémoire. "

— Si les sables mouvants n'ont pas enlevé leur physionomie à ce triste lieu, madame, je crois pouvoir vous dire : " C'est ici que votre mari, que le fier compagnon que j'aimais a succombé. "

Le misérable, en prononçant ces paroles impies, sut donner à sa physionomie une expression douloureuse ; ses traits se contractèrent.

— Cet homme était-il vraiment l'ami de Renaud ? se demanda Blanche en le regardant avec une fixité qui gêna Montaiglon malgré son audace.

— Quels soupçons traversent l'esprit de cette femme ? se demandait-il inquiet.

Sa physionomie se durcit aussitôt. Une flamme brilla dans ses yeux.

— Il faut que Gaston me permette de supprimer ce danger, pensa-t-il.

Blanche de Pervençère surprit ce regard de colère.

Elle se promit de se tenir sur ses gardes.

Le doute sur la sincérité des sentiments de Montaiglon entraînait dans son esprit.

— Gaston, qui me témoigne une si respectueuse affection, qui parle avec une si noble pitié de son malheureux frère, mentirait-il, lui aussi ! se demanda-t-elle.

La caravane arriva au plateau du Monydir en évitant l'oasis d'In-Salah sur le conseil de Montaiglon.

— Nous avons tourné l'oasis, expliqua-t-il à Blanche ; l'entrée nous en a été refusée.